

---

# ÉLOGES HISTORIQUES

DE

MM. HALLÉ, CORVISART ET PINEL.

Lus à la séance publique de l'Académie royale des sciences, le 11 juin 1827.

PAR M. LE BARON CUVIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

---

DE tout temps l'ancienne Académie des Sciences a possédé d'habiles médecins, ou plutôt il est vrai de dire que c'est parmi les hommes qui s'étaient destinés à cette profession, qu'elle a presque toujours choisi ceux qui ont cultivé dans son sein les sciences naturelles. Les noms des Fagon, des Tournefort, des Dodard, des Duverney, des Perrault, des Winslow etc., ouvrent son histoire; elle se termine avec ceux des Daubenton, des Lassone et des Vicq-d'Azyr, et de nos jours encore, des médecins, que chacun de mes auditeurs nommerait aussi bien que moi, ornent les listes de nos sections de chimie, de botanique et d'anatomie. Mais les titres d'admission de ces hommes célèbres se tiraient de leurs découvertes dans les sciences qui servent d'auxiliaires à la médecine, plutôt que des services qu'ils avaient rendus à la société dans l'exercice de cet art bienfaisant; leurs recherches avaient

produit des résultats durables, consignés dans des monuments écrits, susceptibles d'être appréciés avec sûreté dans l'histoire des sciences, et propres à fixer positivement les rangs qui devaient y tenir leurs auteurs.

L'introduction dans l'Académie d'une section de médecine pratique a rendu la tâche bien autrement difficile. Ce qu'un grand médecin laisse par écrit, n'est souvent que la moindre partie des services qu'il a rendus aux hommes. Vainement on interrogerait sur son histoire, même lorsqu'ils lui survivent, ceux qu'il a arrachés à la douleur et à la mort, ceux à qui il a conservé des êtres chéris; ils ont éprouvé ses bienfaits sans pouvoir en juger le mérite : c'est comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés; et ses émules eux-mêmes, fussent-ils sans jalousie et sans préventions, il aurait fallu, pour qu'ils eussent le droit de devenir ses juges, qu'ils l'eussent suivi dans l'exercice de son art, qu'ils eussent pénétré dans ses pensées les plus intimes, qu'ils eussent assisté à ces inspirations subites, produits de la faculté à la fois la plus nécessaire et la plus admirable dans un homme dont l'état est de combattre, presque les yeux fermés, des ennemis qu'il devine plus qu'il ne les voit, et contre lesquels la moindre erreur peut le rendre irrévocablement impuissant.

Quel est en effet l'art qui approche le plus de la divination? Le corps humain contient plus de dix mille parties qui ont déjà reçu des noms des anatomistes, et il y en a dix fois autant que l'œil et le scalpel pourraient distinguer, et que leur petitesse n'a pas permis de nommer. Toutes sont dans un jeu perpétuel, agissent et réagissent continuellement les unes sur les autres et sur l'ensemble; il n'en est aucune qui puisse toujours se déranger impunément. Une piqûre d'épingle peut

donner un tétanos mortel; un miasme imperceptible aux instruments les plus délicats de la physique et de la chimie peut répandre la mort en quelques jours dans toute une vaste contrée; et à ces causes extérieures se joignent nos passions, nos craintes, nos désirs les plus secrets; des sentiments, des actes que nous n'osons avouer. Le désordre se montre : quelle est sa cause? Où a-t-il commencé? Jusqu'où est-il parvenu? Voilà d'abord ce que le médecin doit reconnaître et sans délai. Une heure de retard, et tout secours sera peut-être inutile. Mais comment fera-t-il cette reconnaissance? Le mal, son siège, se dérobent à ses yeux; les symptômes extérieurs, les souffrances intérieures ne donnent que des signes équivoques. Les livres l'aideront-ils? Autant d'auteurs, autant d'opinions. L'expérience? Mais deux maladies, deux malades ne se ressemblent jamais en tout. Et cependant c'est au milieu de cette perplexité qu'il faut qu'il se décide; c'est avec tant de raisons de douter qu'il faut qu'il se confie en lui-même, et qu'il fasse passer sa confiance dans l'esprit de son malade. Ah! sans doute les hommes qui ont été assez favorisés de la nature pour marcher avec bonheur dans une carrière si périlleuse, commandent notre admiration et notre respect; mais c'est précisément ce qui nous fait désespérer de tracer dignement leur histoire, humbles profanes qui, le plus souvent, n'avons appris que de loin une grande partie de ce qu'ils ont fait de grand et de bon, et qui n'en trouvons après leur mort que des traces déjà à demi-effacées par le temps.

Heureusement une compagnie nouvellement créée par la munificence royale, et composée des maîtres dans l'art de guérir, s'est choisi un organe dont l'éloquence égale le sa-

voir, et qui ne laissera rien échapper des services de ses confrères; ils seront dorénavant jugés par leurs pairs, et en présence de leurs pairs; leur marche sera consignée dans l'histoire des Sciences d'une manière durable, et l'étendue des biographies qui leur seront consacrées dans le sanctuaire de la médecine nous permettra de rendre plus brefs les modestes tributs dont nous aussi leur sommes redevables. Ce sont ces considérations qui nous ont encouragés à vous entretenir des trois grands médecins que l'Académie a perdus pendant les dernières années, MM. Hallé, Corvisart et Pinel. Dans un autre moment nous rendrons le même devoir à MM. Sabatier, Percy et Deschamps dont le peu de temps qui nous est reparti dans les séances publiques, nous a empêché jusqu'à ce jour de vous présenter les éloges.

M. CORVISART paraît avoir possédé éminemment cette rapidité d'aperçu, cette fermeté de caractère, les plus heureux apanages du grand praticien; M. Hallé a porté dans l'exercice de l'art toute la conscience, toute la scrupuleuse étude qu'y devait mettre un homme de bien par excellence; M. Pinel s'y est aidé de connaissances étendues dans les sciences; il s'y est dirigé par un esprit formé à la sévérité des mathématiques et à la subtilité des classifications de l'histoire naturelle: tels nous semblent avoir été les caractères particuliers aux travaux de ces trois célèbres médecins; et c'est de ce point de vue que nous essayerons principalement de vous les présenter.

---

---

# ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. HALLÉ.

---

JEAN NOËL HALLÉ était né à Paris, le 6 janvier 1754, d'une famille dont plusieurs branches s'étaient distinguées dans les arts (1). Son père, son grand-père, et un de ses oncles avaient été des peintres habiles, et lui même avait cultivé le dessin avec des succès marqués. Un séjour assez long qu'il fit à Rome avec son père, directeur de l'Académie de France dans cette ville, devait naturellement favoriser ces dispositions, et en effet il y étudia avec une grande assiduité les monuments de l'art antique et les ouvrages des grands artistes du seizième siècle; mais il y rencontra aussi dans la société de son père les deux savants minimes français Jacquier et Lesueur, commentateurs de Newton, et leurs entretiens ouvrirent à son esprit une autre perspective. Ce qui l'a toujours caractérisé a été une justesse singulière dans le jugement, et les sciences fondées sur le calcul et sur l'expérience offraient plus de prise à cette qualité dominante que des arts, dont le ressort prin-

---

(1) *Claude Guy* Hallé, son aïeul : *Noël* Hallé, son père; les deux Restout, Jouvenet, Lafosse, ses parents. Dans le nombre était aussi le poète Lafosse, auteur de *Manlius*.

cial sera toujours une imagination vive et une grande sensibilité. Un exemple domestique le confirma à son retour dans cette nouvelle direction.

Anne-Charles Lorry (1), l'un des médecins les plus spirituels et les plus employés de la fin du dernier siècle, était son oncle maternel : charmé des dispositions solides qu'il reconnut en lui, il voulut en faire son élève et son successeur, et bientôt il l'eut entièrement gagné à la médecine. Envain les protecteurs de sa famille firent-ils entrevoir à ce jeune homme un avenir brillant dans la carrière des finances; rien ne put l'ébranler, et, après avoir suivi les écoles, conformément aux règles établies, il prit ses premiers grades en 1776.

Le savoir et la netteté d'esprit dont il fit preuve dans ses premiers exercices, le distinguèrent tellement, que les fondateurs de la Société royale de médecine voulurent l'avoir pour compagnon de leurs travaux, avant même qu'il eût reçu en forme le bonnet de docteur, honneur précoce, qui l'empêcha par la suite d'obtenir dans la faculté le titre de docteur régent. Fourcroy et d'autres hommes du premier mérite ont éprouvé la même disgrâce et par le même motif: cette jalousie puérile qui avait porté la faculté à regarder la Société royale comme un corps rival et qui lui avait fait vouer une haine implacable à ceux de ses propres membres qui avaient consenti à s'y laisser inscrire. On se souvient que cette antipathie excita parmi les médecins de la capitale les dissensions les plus ridicules et produisit une foule de libelles

---

(2) Fils de *François* Lorry et frère de *Paul-Charles* Lorry, tous deux professeurs à la Faculté de droit.

et de satires odieuses; mais ce qui peut donner déjà une idée favorable de la douceur du caractère et de la modestie de M. Hallé, ainsi que des égards que ces qualités inspiraient, c'est que dans ces écrits, où les plus belles réputations ne furent pas respectées, on le maltraita moins qu'aucun de ses confrères.

Éloigné, en effet, dès lors de toute intrigue, ne songeant qu'à éclairer son art de ce que les sciences peuvent lui prêter de secours, mais ne se targuant ni de ses succès, ni de ses découvertes, ne recherchant point une réputation populaire, il n'offusquait la vanité et n'effrayait les intérêts de personne. L'étude de la médecine lui paraissaient suffire pour remplir une vie. Rien de ce qui agit sur l'homme physique et moral n'était, selon lui, étranger à cette noble science, et dans le sentiment désintéressé qu'il éprouvait pour elle, il regardait comme des marques d'impuissance tous ces mouvements pour se faire valoir auprès d'un public dépourvu de tout ce qu'il faudrait à des juges. Il demeurait donc sans cesse près de ses malades, ou dans son cabinet, suivant les progrès de la physique, de la chimie et même de l'économie politique et du bien être des diverses classes, non moins que ceux de la physiologie et de l'anatomie; mais considérant toujours ces sciences dans leurs rapports avec la santé de l'espèce et celle des individus.

On comprend qu'après s'être fait de la médecine des idées si étendues, après s'être prescrit une suite d'études si considérable, il ne devait pas se presser de se produire au grand jour, et, en effet, si l'on excepte ses travaux à la société de médecine, dont il fut un des membres les plus laborieux (1) et le soin qu'il

---

(1) On trouve de lui, dans le Recueil des Mémoires de la Société

donna à la publication des écrits de son oncle (1), on ne voit pas qu'il ait publié d'ouvrage ni pris aucun emploi public jusqu'en 1795, lorsque déjà il avait passé quarante ans.

Toutefois, pendant qu'il se formait si péniblement lui-même, il n'était pas demeuré inutile aux autres. Sa pratique s'était insensiblement étendue ; mais une pratique singulière ; l'aisance dont sa famille jouissait depuis long-temps lui permettait de rechercher de préférence les malades pauvres, et c'est ce qu'il faisait soigneusement ; il les secourait de ses dons autant que de ses conseils, et dans son ingénieuse charité,

royale de Médecine, un *Rapport sur les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale* ; des observations sur les phénomènes et les variations que présente l'urine dans l'état de santé, et sur deux ouvertures de cadavres qui présentèrent des phénomènes très-différents de ceux que la maladie semblait annoncer. Dans la première, il s'agissait d'une *induration squirreuse de l'estomac* ; dans la seconde, d'une *dégénérescence des reins*. Un *Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, et sur la propriété qu'à ce médicament d'être correctif de l'opium* ; des *Réflexions sur les fièvres secondaires et sur l'enflure qui survient dans la petite vérole* ; et plusieurs rapports intéressants sur des questions soumises à la Société, surtout relativement à la police de salubrité. Il y a fait surtout en 1784 un rapport important sur la nature et les effets du méphytisme des fosses d'aisance, lorsqu'il s'agit d'examiner le préservatif que l'oculiste Janin prétendait avoir découvert dans le *vinaigre radical* ; il a été imprimé séparément en 1785.

(1) En 1784, il donna une édition de l'ouvrage de Lorry : *de præcipuis morborum mutationibus et conversionibus*, et il a publié dans les Mémoires de la Société royale les Observations du même auteur sur les parties volatiles et odorantes des médicaments tirés des substances végétales et animales. Plus tard, il a donné une édition des écrits de Bordeu sur les glandes et sur le tissu cellulaire.



il savait laisser ignorer ses bienfaits à ceux dont la délicatesse ne les aurait pas acceptés. Plus d'un homme dans le mal-aise trouvait, après sa guérison, ses dépenses payées d'avance chez tous ses fournisseurs, et n'apprenait qu'à force d'instances que son médecin avait pourvu à tout.

Sa charité trouva une grande récompense, et celle qui pouvait lui convenir le mieux, la faculté de l'exercer encore à l'époque où elle devint le plus nécessaire. Son père et son grand-père avaient reçu le cordon de Saint-Michel, et l'ennoblissement, qui précédait toujours l'admission dans l'ordre, était pour lui un arrêt d'exil, lorsque la Convention ordonna aux nobles de quitter Paris; mais comme médecin des pauvres, il fut excepté de cette règle, et ce fut alors un autre genre de malheur qu'il eut à secourir; avertir des dangers qui menaçaient chacun, donner, lorsque cela était possible, des moyens d'y échapper, devinrent à ses yeux des devoirs non-moins sacrés que ceux de sa profession. Il a pénétré dans la prison de Malesherbes, lui a porté des consolations et reçu ses derniers adieux. Il a été au lycée des arts le rédacteur de cette pétition par laquelle on demandait la grace de Lavoisier. Mille autres services, dont la principale condition était d'être secrets, mais que le temps a révélés en partie, l'occupèrent pendant ces deux années qui ont été des siècles de malheur et d'opprobre.

Le temps vint enfin où M. Hallé fut appelé à enseigner l'art auquel il s'était consacré et à le propager par ses écrits. Fourcroy chargé en 1794 et 1795 de rétablir une école de médecine, lui conféra la chaire de physique médicale et d'hygiène; peu de temps après en 1796, lors de la création de l'Institut, il fut nommé membre de la section de méde-

cine et de chirurgie, et en 1806, Corvisart, tout entier à ses fonctions près du chef du gouvernement, le choisit pour son adjoint dans sa chaire du collège de France, et peu de temps après la lui abandonna tout-à-fait.

A l'Institut, M. Hallé ne se montra pas moins actif qu'autrefois à la société de médecine. Il a traité successivement, parmi nous, les plus grandes questions de la science médicale, soit dans les rapports qui lui ont été demandés, soit dans des mémoires où il consignait ses propres vues. Ses rapports sur la vaccine sont les plus importants de tous; il la prit, en quelque sorte, dès son arrivée en 1800; et en propagea tous les bienfaits. En 1812, lorsque déjà une expérience assez longue les avait constatés, il en retraça le tableau, apprécia les exceptions, remonta à leurs causes, et contribua ainsi à concilier à cet admirable préservatif, la confiance qui lui était due. On peut le regarder comme un de ses plus heureux propagateurs, et la France le nommera avec les Woodville et les Larocheffoucault; l'Italie lui devra même, à cet égard, une reconnaissance particulière. Il fut appelé en 1810 pour répandre la vaccine dans l'état de Lucques et en Toscane, et les expériences publiques qu'il y fit, le compte raisonné qu'il en rendit, ont concouru à la rendre populaire dans cette contrée.

Dans ses leçons de la faculté, M. Hallé considérait la médecine par son côté le plus sensible, et insistait principalement sur ceux des phénomènes de l'économie animale, qui se laissent ramener aux lois connues des sciences physiques. Les médecins, selon lui, ont trop déprécié l'application de ces sciences. « Le problème de la nature, dit-il, est un com-  
« posé de connues et de constantes, d'inconnues et de va-

« riables; c'est une grande erreur d'imaginer que, pour la  
« résoudre, pour en évaluer les inconnues, pour fixer les  
« nuances des variables, il faut en négliger les éléments  
« constants et invariables ». C'était-là le principe fondamental  
de son cours. Il ne l'a point publié, mais les articles que ses  
élèves en ont extraits pour le dictionnaire des sciences mé-  
dicales peuvent en donner une idée (1). Partout on y voit  
briller une grande étendue de vues, un jugement sain et la  
plus vaste érudition. Il y est toujours au courant des progrès  
des sciences, et il les applique à son sujet de la manière la  
plus ingénieuse.

Son érudition se montrait encore avec plus d'éclat dans  
ses leçons au collège de France, où il avait saisi, en quelque  
sorte, l'autre face de la médecine, celle qui considère l'éco-  
nomie dans ses altérations intimes, et qui se voit presque  
toujours obligée de renoncer à la plupart des considérations  
physiques. Il y avait pris pour sujet l'histoire de l'expérience  
en médecine, depuis les premiers monuments écrits de l'art,  
et il commençait ce cours par l'interprétation des œuvres  
d'Hippocrate, non qu'il voulût les présenter pédantesquement,  
avec tant de modernes qui les connaissent assez mal, comme  
des recueils d'oracles infailibles et auxquels il n'y aurait  
rien à ajouter ni à retrancher; mais parce qu'il y voyait les  
premières tentatives du génie, pour réduire à des règles un  
ordre de faits qui semble ne se composer que d'exceptions,  
et parce que les aperçus justes et profonds, que, malgré

---

(1). Surtout les articles Hygiène, matière de l'hygiène, règles d'hygiène,  
aliments, bains, percepta, électricité, physique médicale, Afrique, Eu-  
rope, etc.

quelques erreurs, ces ouvrages contiennent en si grand nombre, excitent d'autant plus l'admiration, qu'ils ont été saisis à une époque où l'on ignorait complètement tout ce qui ne tient pas à l'observation immédiate des maladies.

Une grande connaissance de la langue grecque et l'étude suivie des philosophes et des médecins de l'antiquité lui avaient suggéré des explications heureuses de plusieurs passages obscurs du père de la médecine; et l'on doit beaucoup regretter que ni ses notes ni celles de ses auditeurs ne se soient trouvées assez complètes pour reproduire ce cours, au moins dans ses articles principaux comme on l'a fait pour celui de l'hygiène.

Son projet était de suivre dans tous les siècles les progrès de l'observation, de montrer comment de nouveaux faits ont conduit à des généralités plus exactes, et comment, au contraire, la science a presque toujours été retardée par les systèmes. C'était une sorte de logique expérimentale, dans laquelle il exerçait ses élèves, et ils ne pouvaient avoir de meilleur maître que celui que son jugement avait distingué dès l'enfance.

Rien ne manquait à M. Hallé du côté des connaissances pour être un excellent professeur; il possédait à fond les sciences accessoires, il avait lu tous les grands médecins dans leur langue originale. Sa propre expérience était immense, et dirigée d'après la méthode la plus saine; mais ce n'est pas à quarante ans que l'on peut d'ordinaire acquérir cette facilité d'élocution, indispensable pour fixer un nombreux concours d'auditeurs. Il subit cette loi, et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on songe combien peu d'exceptions elle a eues dans ce grand nombre d'hommes d'élite envoyés successivement

à nos assemblées délibérantes. Néanmoins ce que son débit avait de pénible était racheté par ce que sa doctrine avait de profond, peut-être même était-ce cette profondeur, cette science vaste, ces faces multipliées par lesquelles il envisageait les objets, qui contribuaient à rendre ses leçons moins agréables au commun des jeunes gens. Dans ses premières études on ne voudrait que des règles simples, claires, et l'ignorance seule peut en établir de telles en médecine. Aussi des élèves sages et habiles, qui ne se sont pas laissés rebuter par ces premiers dehors, ont-ils eu à s'en féliciter, et l'ont-ils témoigné dans toutes les occasions. C'est de ce nombre choisi que sont sortis une grande partie des bons médecins et des professeurs célèbres qui font aujourd'hui l'ornement de la France.

La pratique de M. Hallé se ressentait aussi, à quelques égards, de cette grande étendue de connaissances : il savait trop pour ne pas douter toujours un peu, et dans les maladies aiguës, rien n'est pénible comme le doute. Les malades, ceux qui les entourent aiment en général des médecins décisifs; aussi le préférait-on pour les maladies chroniques, où il est permis de n'avoir pas un avis sur-le-champ. En ce genre il jouissait de la plus haute réputation, et ceux qui ne voudraient pas s'en rapporter au jugement du public, en croiront au moins celui d'un médecin à qui personne ne contestera le droit de juger. Corvisart, en léguant à Hallé le portrait de Stoll, écrivait qu'il lui faisait ce don comme au médecin qu'il estimait le plus.

Il avait surtout dans un degré éminent, le mérite de se faire aimer de ses malades : la plupart n'étaient plus de la

classe envers qui il aurait pu exercer sa charité, mais la bonté sait prendre toutes les formes; ceux qu'il soignait devenaient en quelque sorte ses enfants; c'était un ami, un parent, qu'ils voyaient en lui, bien plus qu'un médecin: quand il ne pouvait les soulager, il détournait leur esprit par d'agréables distractions des idées tristes qui auraient aggravé leur mal, et même souvent, lorsqu'ils n'étaient pas dans cette position de fortune qui aurait pu lui offrir le prétexte le plus naturel de se montrer généreux, il savait en trouver d'autres. Je ne dirai point qu'il n'acceptait rien ni de ses confrères ni de ses élèves: cela était trop naturel; mais il ne recevait rien non plus des artistes, parce que, fils et petit fils, neveu et petit neveu de peintres connus, il était de leur famille; il ne recevait rien des ecclésiastiques, parce que, s'ils n'avaient que le nécessaire, ils ne devaient pas le réduire, et que, s'ils avaient du superflu, il appartenait aux pauvres. Des raisons semblables ne lui manquaient jamais. Il fallait presque être privilégié pour lui faire accepter des rétributions; mais il y avait un autre privilège, et le premier de tous, à ses yeux, c'était celui des personnes qui ne pouvaient pas le rétribuer; elles passaient avant toutes les autres. Un jour rentrant épuisé de fatigue, on lui annonce qu'une dame vient le consulter: il la fait prier d'aller chez quelqu'un de ses confrères. Mais elle n'ose, parce qu'elle n'a rien à donner! Oh! en ce cas, répondit-il, je n'ai pas le droit de la renvoyer. Faites-la entrer.

Cette générosité se montrait partout. Il a toujours abandonné les honoraires entiers de ses ouvrages aux jeunes gens qui l'avaient aidé à en recueillir les matériaux. Chargé de la rédaction d'un nouveau codex, il employa ce qui lui fut al-

loué pour ce travail par le gouvernement, pour compléter le cabinet de la faculté de médecine.

Heureux de tout le bien qu'il faisait, heureux de ses succès, heureux dans sa famille, M. Hallé semblait encore posséder ce bonheur qui fait mieux jouir de tous les autres. Sa santé était des plus robustes. Des oppressions occasionnées par la surabondance de sang le troublaient seules quelquefois, et des saignées les faisaient promptement disparaître; mais une pierre se déclara inopinément dans sa vessie. Dans ce moment critique, où tant d'autres n'auraient été occupés que d'eux-mêmes, sa soigneuse charité ne se démentit point. Avant de se faire opérer, il visita péniblement quelques pauvres personnes, qu'il soutenait, craignant que sa longue absence ne leur parût un oubli. L'opération s'était faite heureusement; mais il s'y joignit une nouvelle congestion dans la poitrine qui l'emporta subitement le 11 février 1822. Il n'était âgé que de 68 ans, et si l'on eut possédé plutôt les ingénieux procédés, imaginés dans ces derniers temps contre cette cruelle maladie, il serait probablement encore plein d'activité et de vie. Il a été remplacé à l'Académie par M. Chaussier, et au collège de France par M. Laennec, qui lui-même a été enlevé, bien jeune encore, à un art qu'il avait déjà enrichi et auquel il promettait encore des découvertes importantes.